



Une rêverie multimédia de l'Homme bleu

Dans la peau de l'Homme bleu, il y a André Kuenzy. Et des couleurs qui s'expriment par la BD et la vidéo. En exclusivité dans «Le Temps»

Par Antoine Duplan

Au commencement était l'Homme bleu. «Une étrange créature: un golem amical, un filou maladroit, un pote muet», selon Martin Heller, qui parraina le spécimen quand il dirigeait Expo.02. Ce proboscédien en peau de Schtroumpf, vous l'avez forcément croisé, arpétant les trottoirs de Tokyo ou de Bangkok, de Londres ou de Calcutta, de Mexico ou de New York, apparaissant à Neuchâtel, du côté du NIFFF, ou faisant le pied de grue devant la maison de Jean-Luc Godard, à Rolle.

L'âme du bipède caoutchouteux est humaine. Il s'agit d'André Kuenzy. En 1999, cet architecte neuchâtelois, planchant sur un projet de ticketing pour l'Exposition nationale, crée une famille recomposée en combinaison de plongée. La famille s'en va, l'Homme bleu s'impose. Dans son tégument de néoprène, avec sa trompe et sa caméra, il taille la route autour du monde.

L'Homme bleu ne relève ni du théâtre de rue ni de la caméra invisible. Il suscite de douces confrontations, catalyse le surréalisme. Les gosses lui donnent des gâteaux, on l'invite à manger, à danser. Lui, il ne fait rien, il ne dit rien. Il est là, c'est tout. Ce maïenticien aphone rend un peu d'efficacité à ses interlocuteurs. «Il n'y a pas d'enjeu, juste une possibilité de rencontre. Il rend les gens meilleurs, comme une architecture.» D'ailleurs, en 2006, l'Homme bleu, ce «bâtiment mou et informe», s'est vu décerner le Prix de la Fédération des architectes.

Bleu comme un Sugus

L'Homme bleu habite la maison du Sugus... Enfin, plus précisément: André Kuenzy a racheté l'ancien silo Suchard, à Serrières, rebaptisé «Rhinoécros». Dans cet impressionnant parallélépipède de béton, qu'on se plait à imaginer tapissé de caramels multicolores sur ses 23 mètres de hauteur, il a aménagé un titanesque fond vert. Des collaborateurs de Weta, la boîte d'effets spéciaux



néo-zélandaise qui a rendu possible *Le Seigneur des anneaux*, ont poussé des cris d'enthousiasme face au gigantisme de ce studio. Mais l'industrie du cinéma suisse ne risque pas la surchauffe, et les lieux sont trop souvent vides. «Il y a un abîme entre ceux qui rêvent et ceux qui font», regrette André Kuenzy. Lui, il comble le gouffre. Hyperactif, polyvalent, il a été cuisinier et administrateur dans une crèche, il a tenu un restaurant japonais, créé une petite salle de cinéma, la Black Maria, et même sa version gonflable...

Aujourd'hui, dans ses locaux du Rhinoécros, André Kuenzy lance une nouvelle aventure internationale: *Tim & Léon*, les aventures de deux gentils godelureaux, déclinées sur papier et sur écran. C'est à l'Homme bleu que l'on doit cette folie. Lors de son dernier grand voyage, en Thaïlande il y a deux ans, le Barbaricéruéland a visité une rizière en compagnie d'une jeune femme. La pluie le a surpris. Adrien Kuenzy, fils de et diplômé de l'ECAL, a filmé ce moment de grâce. «Le cinéma a rencontré la performance. J'ai at-

teint les limites de ce qu'il est possible de faire avec l'Homme bleu.»

André Kuenzy ressent le besoin de raconter les petites anecdotes survenues en balade, «extraordinaires et en même temps d'une merveilleuse banalité». Il se met à écrire. Par exemple *La Ville des esprits*, une histoire de fantômes japonais, ou *Al & Robot*, les tribulations d'un petit alien et d'un grand robot, que Marc Caro (de *Caro & Junet*) va dessiner.

Et puis il lit *Cité 14*, une bande dessinée de Reutimann et Gabus dont le graphisme l'interpelle. Comme la devise d'André Kuenzy est «je ne me pose pas trop de questions, j'y vais», il déniche l'adresse de Romuald Reutimann et entame aussitôt avec lui une collaboration prodigieuse. D'abord, un recueil d'histoires réelles de l'Homme bleu, au format 33 tours. Puis ils se lancent dans *Gestalt*, une série de strips déliants, narrants les aventures de l'Homme bleu et de sa copine, la Femme jaune, pilote de soucoupe volante. «*Gestalt*», la «forme» en allemand, est un concept utilisé en psychologie comme en architec-



ture. Cet ajustement constant entre l'individu et l'environnement est caractéristique d'André Kuenzy, qui intègre les imprévus à ses créations et s'avère tout à fait capable de démarrer une histoire à la page 42.

Un soir à Londres, au bar du Toucan, deux personnages s'invitent dans ses rêveries: Tim et Léon.

Le haricot blond vaguement titeufien et le malabar basané carré comme un Sugus sont frères, en dépit des apparences. Ces Blondin et Cirage postmodernes coulent des jours paisibles de marchands de crêpes lorsque la fine Pauline, leur suave excipient, s'invite dans leur vie et les incite à entreprendre un grand voyage. Le trait de Reutimann, qui se ressent des influences absurdes de Herriman (*Krazy Kat*) et Segar (*Popeye*), s'accorde à la tendresse d'un récit qui, organisé en séquences de trois strips, renoue avec nos joies enfantines.

André Kuenzy entretient un lien étroit avec la bande dessinée – lorsqu'il est parti de chez ses parents, il avait pour tous meubles un matelas et des piles d'albums. Cinéphile, il construit des salles de cinéma et a monté en film des séquences de l'Homme bleu. Alors, activant son réseau international, ce testeur de Gestalt adapte chaque épisode de *Tim & Léon* en courts métrages de 90 secondes. A Londres, il a trouvé des comédiens. C'est en anglais et en Suède qu'il tourne, heureux de voir que les comédiens font grandir les

André Kuenzy. Assis sur la banquette qu'il a dessinée pour son restaurant japonais, l'auteur de «Tim & Léon» pose dans le Rhinoécros, l'ancien silo Suchard, de Serrières (NE). Sur le plus grand fond vert du monde (10 mètres de haut) sont projetées les images de Léon (Selom Awadzi), Tim (Fionn Gill) et Pauline (Lin Laurin), dans leur avatar cinématographique. Les structures émergeant du fond vert peuvent rappeler «La fièvre d'Urbicande», de Schuiten et Peeters. Quant au nain donnant l'échelle des lieux au pied de Léon, il s'agit de l'auteur de cet article...
SERRIÈRES, 27 JUIN 2013

personnages, curieux de trouver des équivalences cinématographiques aux fantaisies graphiques – le rouge tomate qui monte au front de Tim se traduit par une saturation chromatique de l'image...

Que se passe-t-il lorsque la BD et le cinéma s'articulent, quand des personnages d'encre prennent vie? De l'accouplement du 7e et du 9e art, une troisième forme va naître, qui intéresse André Kuenzy. Pour diffuser ces songes droliques, il s'est tourné vers *Le Temps*. Dans ses déclinaisons papier et internet, notre quotidien va servir chaque samedi de support aux deux versions d'une même histoire et peut-être inventer de nouvelles voies multimédias.

Une touche de blues

«Le personnage est d'abord un texte», disait Louis Jouvett. Pas l'Homme bleu, cette «forme enfantine susceptible de contenir toutes les histoires». André Kuenzy réfléchit à tous les moments que son avatar bleu a connus et conclut que «fabriquer une histoire, c'est aller à l'essentiel. Si tout était détruit, on continuerait à se raconter des histoires. C'est un produit de première nécessité.»

André Kuenzy se dit assez teigneux pour concrétiser ses rêves. Son approche entrepreneuriale du nonsense recouvre une touche de fatalisme zen («On n'arrive nulle part, mais tant qu'on est en route, c'est chouette») et un fond de mélancolie. Marié à une Norvégienne, il se sent des affinités avec le Nord. Il vibre pour les richesses de la culture scandinave, la tradition des contes imprégnant le quotidien, les lumières des Noëls norvégiens...

Un épisode sans paroles de *Tim & Léon* trahit ce spleen. Léon traîne son blues sur la plage, fait mumuse avec un crabe, bricole une poupee avec deux coquillages et un peu de varech. Cet émouvant chapitre, aim lecteur, il vous faudra attendre Noël pour le découvrir. Dans les pages du Samedi Culturel et sur le site du Temps, bien entendu!

«Tim & Léon»

Une histoire écrite par André Kuenzy et dessinée par Romuald Reutimann avec Tim (Fionn Gill), Léon (Selom Awadzi), Pauline (Lin Laurin)
Image: Janssen Herr
Assistant images: Johannes Bülow
Décors: Malin Kihlberg
Assistante décors: Elma Smajic
Prise de son: Pontus Silveby
Montage et effets spéciaux: Bastien Bron
Sons et musique: Stéphane Mercier
Casting: Jane Frisby
Traduction anglais: Clair Pickworth
Musique générique: The Rambling Wheels
Réalisation: André Kuenzy
Production: Ombudfilms.com & Solidentertainment.se

«Rien de mieux qu'un journal pour publier une bande dessinée»

Passionné par l'art du feuilleton, Romuald Reutimann, le dessinateur de «Tim & Léon», se réjouit de perpétuer cette forme dans «Le Temps»

Né en 1967 à Cherbourg, où il vit et travaille quelque dix heures par jour à sa table à dessin, sans compter un temps partiel dans le social, Romuald Reutimann a étudié les Beaux-Arts. Il connaît le succès avec *Cité 14*, un feuilleton foisonnant de péripéties, d'extra-terrestres, d'animaux et de super-héros - qui remporte le Prix de la meilleure série au Festival d'Angoulême en 2012.

Samedi Culturel: Qu'avez-vous pensé lorsqu'André Kuenzy vous a contacté?

Romuald Reutimann: J'ai été surpris et content. Quand vous découvrez un auteur, vous n'allez pas forcément essayer de le joindre... Lui, oui. Et puis on a très rapidement cessé de parler de *Cité 14* pour parler de l'Homme bleu.

«Tim & Léon» connaît un prolongement vidéo. L'avenir de la bande dessinée passe-t-il par ces mélanges multimédia?

Pas du tout! Plus j'avance dans cette histoire, plus je suis convaincu de la pertinence de la bande dessinée. Un morceau de papier, un crayon, et c'est *no limit!* J'espère que le besoin de réalisme du film ne va pas nous brider. La bande dessinée est un moyen d'expression parfaitement au point. Mais où est sa place? La bande dessinée que j'aime passer par le feuilleton, elle est imprimée dans un journal. L'autre jour, dans un kiosque de gare, à Paris, j'ai constaté qu'il n'y avait pas de bandes dessinées. C'est l'art de loupé par le public dans les grandes largeurs! Vendre des albums grand format à 15 ou 20 euros est un contresens. Plus je fréquente les festivals, plus je rencontre des auteurs qui ont envie de faire du feuilleton, de faire avancer une histoire. Mais, hormis *Spirou*, plus aucun journal ne nous publie. On nous dit que le public n'aime pas le noir et blanc, pas le feuilleton... Pourtant, 30% du marché, c'est le

manga. Il faut croire que dans la tête des décideurs, le manga n'est pas de la bande dessinée...

Du feuilleton, vous en faites avec «Cité 14»...
Cité 14 n'a été un feuilleton que dans notre esprit. Les éditeurs l'ont mal distribué, regroupé en intégrales, colorié... *Tim & Léon* est un vrai feuilleton qu'on aura la chance de voir publié dans un vrai journal. Au Salon du livre de Genève, je dédicais aux côtés de Bertschy, je n'ai jamais vu autant de monde à une dédicace: c'est parce qu'il est publié dans *Le Matin* et dans *Spirou* que Nelson connaît autant de succès. Il n'y a rien de mieux qu'un journal pour publier une bande dessinée.

Votre graphisme se réclame de Segar («Popeye») et Herriman («Krazy Kat»)...
Oui, ce sont mes maîtres. Surtout Herriman. Le langage, le trait, l'univers de *Krazy Kat* sont impensables autrement qu'en

bande dessinée. Et Segar! Il est quand même un peu éنگlé. Le jeep, quel animal extraordinaire. Et un épisode comme *Le Dictateur*: las des femmes, Popeye se réfugie sur une île où il n'y a que des mecs... C'est hallucinant! Popeye est le seul personnage équilibré de la série...

Popeye, équilibré?
Oui, il est linéaire. Il pense toujours la même chose, son rapport au monde n'évolue jamais alors que tous ceux qui l'entourent sont complètement cinglés. Il est comme Tintin, normal, et ce sont les fous autour de lui qui font l'intérêt de ses aventures.

Vos bandes témoignent d'un goût pour la bizarrerie. C'est ce qui vous a attirés dans les histoires de «Tim & Léon»?
Oui, l'étrangeté, la bizarrerie, la liberté. Il est extraordinaire de créer un truc aussi farfelu avec juste un crayon.
Propos recueillis par A. Dn

TIM & LÉON

KJR

>> Retrouvez en épisodes le film tiré de la bande dessinée sur www.letemps.ch/tim-leon



À SUIVRE...